Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 7

Artikel: La vache de M. Renaud : [suite]
Autor: Sabot, Léopold
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190906

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dè quiè, et qu'ont la volontâ d'étrè charitablio, trâovont dâo bin à férè sein tant tsertsi, kâ se lo dzalin tiè lè coitrons, ye fâ bin dâo mau âi pourès dzeins, et à coté dâi petits moineaux à quoui tsacon frâisè dè bon tieu cauquiès nocès dè pan su la fenétra, lâi a lé pourro que grelottont pè l'hotô, à quoui clliâo que pâovont, dussont peinsâ, mâ sein férè coumeint on certain retsâ qu'avâi bin z'u l'idée d'étrè charitablio, ma cein n'avâi pas tenu.

Cé coo, que vegnâi onna né dâo défrou, pè onna frâi iô la nâi grincivè dézo lè pî, avâi lo tsai, et quand bin l'étâi bin vetu, l'étâi tot regregni et ne cheintâi pequa sè z'artets dâo tant que l'avâi frâi âi pî. Adon ye repeinsâvè ein li mémo et sè desâi que clliâo que n'aviont rein dè bou po s'étsâodâ n'étiont pas à noce, et quand bin ne corressâi pas aprés lè pourro po lâo teindrè oquiè, l'ein eut portant pedi cé iadzo quie. Assebin, ye dit à son vôlet, que conduisâi lo tsai : Quand ne sarein arrevâ, tè foudrâ vito portâ onna bouna lottâ dè bou tsi Fricasse, kâ su bin su que clliâo pourrès dzeins n'ont pas pî dè quiet étsaodâ lo fornet bin adrâi, et ma fâi sta né onna voilâïe n'est pas dè trâo.

Lo vôlet, tot ébâyi dè vairè tant bon tieu à son maitrè, dzibliè lo tsévau po arrevâ pe vito, et sè dépatsè, on iadzo à l'hotô, dè dépliyî, po portâ cé voïadzo dè bou. Quand l'a reduit la cavala à l'étrablio, ye tracè vai son maitrè que trâovè établi dévant la chauffe-panse iô y'avâi on fû à frecassi on bâo, et lâi fâ : Noutron maitrè ! dè quin bou faut te preindrè po portâ tsi Fricasse, lo vesin ?

— Oh ! bin, atteinds vâi, lâi repond lo vîlhio rance, bin einvortolhî dein 'na granta rocllore voitâïe, et que fasâi lo cafornet dévant son bon fû, ein bévesseint dè l'édhietta, po sè retsâodâ ein dedein assebin, n'ia pas moïan que cé frâi dourâi tant grand'teimps, et mè seimblie que cein s'est dza adâoci on bocon, laisse pî cé bou, et va pî tè reduirè...

Et l'est dinsè que promettrè et teni sont dou et que y'a pî trâo dè dzeins que n'ont dè pedi què por leu et à quoui seimbliè que quand ne souffront pas, nion ne dâi souffri, et que ne sâvont pas lo bin que fariont pè on teimps dè cramena ein bailleint à n'on pourro, sâi onna dzévala, sâi on bocon dè pan ào 'na panérâ dè truffès.

LA VACHE DE M. RENAUD.

V

L'amitié ou la haine de Victoire préoccupait fort peu Fontaine ; il se demandait surtout comment il pourrait bien amener un peu d'aisance au presbytère, afin que l'excellent prêtre put satisfaire ses modestes désirs.

Le petit bossu ne s'endormit que fort avant dans la nuit ; mais quand ses paupières se fermèrent, il avait, — malin comme tous les bossus, — trouvé ce qu'il cherchait.

Quatre ou cinq jours après, quoiqu'il souffrît encore horriblement de son bras, Fontaine se dit qu'il était temps de mettre son projet à exécution. La soutane du brave curé ne pouvait plus attendre : elle était trouée aux coudes, et, par le bas, elle s'effiloquait en dents de scie, comme la cape du don César de Bazan de *Ruy Blas*.

Un soir donc, vers onze heures, quand il fut bien certain que l'abbé Renaud et Victoire dormaient profondément, le petit bossu, qui ne s'était pas déshabillé, descendit l'escalier à pas de loup, traversa le jardin et sortit par la porte qui donnait sur la campagne.

Où donc va-t-il ainsi à cette heure, avec son bras en écharpe sur lequel bat la manche vide de son paletot ?

Il prit à travers champs et arriva bientôt à la maison des Hauts-Loubets, où demeurait la veuve Touzel, vieille fermière riche et avare, crédule et superstitieuse à l'excès. Il s'arrêta devant l'étable et se baissa un peu, comme pour chercher la serrure. Couchant habituellement sur la paille, un peu partout, Fontaine connaissait la manière d'ouvrir et de fermer les portes des granges et des greniers de presque toutes les fermes des environs.

Il pénétra donc sans difficulté dans l'étable des Hauts-Loubets et n'en ressortit qu'au bout d'une grande demi-heure, se glissant doucement dans l'ombre, sous un hangar, d'où il regagna les champs.

Dix minutes après, il était de retour au presbytère. Il remonta dans sa chambre, se coucha et s'endormit en souriant à ses pensées.

Le lendemain matin, l'abbé Renaud, la soutane retroussée et un râteau à la main, étendait du fumier sur les carrés de son jardin, quand Victoire vint lui annoncer que la veuve Touzel voulait lui parler.

— Bon ! fit le prêtre, laisse-la venir ici... Je vais justement lui demander s'il est temps de faire mes pommes de terre.

La fermière des Hauts-Loubets arriva bientôt, la tête basse, rêveuse, une main dans la poche de son tablier d'un beau vert pomme.

— Monsieur le recteur, dit-elle, je viens vous apporter trente francs pour dire des messes pour mon homme... Le pauvre défunt en a besoin...

— Comment savez-vous ça, madame Touzel ?

— Il me l'a dit.

— Il vous l'a dit !... Quand vous a-t-il dit ça ?

— La nuit dernière.

Et elle raconta à l'abbé que, la veille au soir, vers onze heures, elle avait été réveillée par deux coups frappés à la petite porte séparant sa cuisine de l'étable, et qu'elle avait entendu une voix, celle de son mari, mort depuis un an, qui lui recommandait de faire dire pour trente francs de messes.

— Vous avez cru entendre, ma bonne madame Touzel.

— Non, monsieur le recteur... J'ai bien reconnu sa voix.

— Il fallait aller voir dans l'étable, vous assurer.

— Aller voir, monsieur le recteur ! Mon domestique est à Saint-Brieuc à faire ses vingt-huit jours, et j'étais toute seule avec une petite *pastoure* (1) qui dormait comme une souche... Aller voir !... Je serais morte de frayeur... V'là les trente francs, monsieur le recteur ; dites-lui bien vite ses messes pour qu'il me laisse tranquille.

Et la fermière remit à l'abbé, ébloui, six belles pièces de cent sous encore chaudes des caresses que la vieille avare leur avait faites au fond de la poche de son tablier.

Trente francs ! L'abbé Renaud croyait rêver. Son étonnement était si grand, qu'il oublia de demander à la fermière s'il devait bientôt faire ses pommes de terre.

— Quinze jours après, deux autres paysannes, — et toujours des plus riches, — arrivaient au presbytère et donnaient encore de l'argent à l'abbé pour dire des messes. Elles avaient, elles aussi, entendu, la nuit, la voix de parents défunts qui demandaient des prières... Tous les morts du petit cimetière de Trévernan semblaient s'être donné le mot pour se faire recommander aux prières de M. Renaud.

— Autrefois, disait l'abbé, je ne connaissais guère dans la commune que ce trembleur de Nogaret pour avoir peur des revenants... Aujourd'hui, tout le monde s'en mêle... C'est à n'y rien comprendre !

Le brave curé n'était pourtant pas à la fin de ses étonnements.

Un jour, le père Padois, vieux marchand de bestiaux qui s'était beaucoup plus enrichi à pratiquer l'usure qu'à vendre des bœufs ou des cochons, vint à son tour au bresbytère, tirant derrière lui, par une corde, une superbe vache qu'il attacha à la porte avant d'entrer.

Le recteur et la servante étaient absents. L'abbé Renaud était allé à Saint-Brieuc, chez un tailleur, commander sur mesure une soutane en bon gros drap, et Victoire, un énorme paquet sur la tête et un battoir à la main, s'était rendue au *doué* des Conillères pour y laver son linge.

(A suivre.)

(1) Bergère.

Jaques Bourdoux.

Un de nos compatriotes, Jaques Bourdoux, qui se trouvait à Paris pendant la Commune, fut capturé par les troupes de Versailles, avec un groupe de communards. Conduits dans un enclos on fit aligner les prisonniers contre un mur pour les fusiller.